

Quelle est la part du maître ?
Quelle est la part de l'enfant ?

POUR UNE PÉDAGOGIE DE SUBTILITÉ

Elise FREINET

C'est la vie seule qui compte. Mais de quelle vie s'agit-il ? Point sûrement de celle paradisiaque qui en des temps bien incertains, faisait de l'innocence un gage de pureté et de perpétuelle tension d'amour. Tout se complique aux yeux qui s'ouvrent et nous voici bel et bien au royaume de la pagaille, mitraillés d'intelligences éparpillées comme abeilles que n'a pas encore rallié le signal du rapprochement. Etonnons-nous alors que sous l'effet de l'opportunisme le plus flagrant, les désordres, les combines, les déceptions, les coups durs aillent leur train pour justifier toujours un pessimisme qui ne peut que conclure : « C'est ça, la Vie ! »...

Cependant, chacun, heureusement, s'en tient à sa propre apparence et se fait confiance malgré tout, en raison de son bon vouloir, de ses illusions, de ses désirs qui sans cesse accrochent ceux des autres pour tisser la chaîne de l'entente qui, vaille que vaille, lie nos sécurités. Si bien que parlant de la Vie, nous ne pouvons parler que de la nôtre, celle que limite notre épiderme, et qui s'ouvre à nos regards, tout à coup devenue vaste comme le monde car c'est en nous que résonnent les échos des voix des êtres et des choses à leur diapason le plus émouvant, en cet instant béni où elles nous instruisent. Il semble alors que l'air soit plus léger, la lumière plus douce et que l'on puisse ainsi longtemps aller ensemble vers une patrie d'avenir, comme en un chemin d'étoiles.

Si nous ne sentions pas cela, nous tous qui faisons autour de l'enfant cette chaîne d'amour consolidée de nos espoirs et de nos vaillances, si nous ne savions qu'au contact de l'ami nous devenons un second lui-même, nous n'aurions pas cet élan et cette décision à tailler dans le chaos la vaste portion qui nous revient, pour y faire chanter la profusion des printemps et y réhabiliter la Vie. Et c'est parce qu'ensemble l'on voit grand, que l'on doit permettre à chacun de voir d'abord petit. Pour qu'il puisse partir de sa conscience lucide sans se laisser berner par les mirages.

C'est en raison de cette nécessité de partir de soi-même que je me suis attardée à dire d'où je viens, pour que sachant moi-même de quel point je pars, je ne laisse supposer à personne que j'apporte plus que je ne puis donner. Si je me suis située à ce niveau des

mains actives et dans ce rôle de bouche-trou qui fut toujours le mien, ce n'est point, je dois le dire que je juge futile la part de peine qui m'est revenue, ni indigne de moi, le poste d'« attardée » qui me fut fait par les circonstances de la destinée. Bien plutôt, j'ai la conviction que c'est en cet endroit de la chaîne où j'ai apporté la plus grande sécurité aux autres. C'est là où il m'a été donné de prendre congé de moi-même pour me délivrer à jamais des ambitions d'un destin solitaire qui risquait de m'égarer dans des chemins point faits pour moi.

Cette garantie que j'ai ainsi donnée me délivrera à jamais du désir de m'approprier de biens qui ne m'appartiennent pas et plus encore de l'envie de prétendre à quelque autorité dont j'aurais pu bénéficier — par osmose ou contagion — dans une communion d'actes qui était plus que du coude à coude. Je ne veux, bien sûr, m'en référer qu'à mes actes qui sont de grande persévérance mais de petite portée ; comme le sont ceux de la vie de chaque jour. Mais plus loin que mes actes, j'ai toujours eu le sentiment d'œuvrer sous l'effet d'une sorte de vocation de maternité qui au contact des êtres et des choses prend mille aspects, mille sens en servant simplement la vie dans ce qu'elle a de plus intense et de plus noble, à la hauteur de ma conscience la plus aiguë.

Cette attitude qui n'est pas de renoncement mais d'acceptation est celle, je pense, de toutes les mères. Il est naturel qu'elles se trouvent aux carrefours les plus encombrés car leur souci des autres ne leur permettrait pas d'être ailleurs. Point n'est besoin de préciser de quels mobiles est fait leur choix, sur quelles raisons s'appuient leur don, à quel niveau d'instinct ou d'intelligence il se situe. Chacun sait qu'elles sont là pour prendre de la peine. Afin qu'entour d'elles tout soit en santé, en confiance et en joie ; tous biens accordés sur leurs propres actes.

Quand les psychologues et les pédagogues mettent à l'honneur ce mot nouveau de « l'environnement » qui n'évoque de loin que l'à-peu-près des choses ils ont sans doute oublié la claire réalité de leur enfance et, j'en ai peur, jusqu'au souvenir de leur mère, puisque rien ne transparait dans leur savoir austère de ces biens joyeux gagnés par l'effet de cette vocation de tendresse

inscrite dans la nature à chaque acte de naissance. Vocation irrésistible semble-t-il qui, au départ, devance l'apprentissage, et qui avant que naisse l'enfant reporte tout sur lui : celle de la jeune maman si impatiente de serrer l'enfantelet dans ses bras ; celle de l'oiseau qui ne cesse de chanter en modelant son nid ; celle de la mère ourse en attente dans sa niche de glace ; celle de l'éléphante comblée à l'image de la terre qu'agitent les printemps nouveaux ; et toute cette poussière de vie que sont les insectes qui à chaque métamorphose mettent en branle des subtilités inouïes, qui jamais ne trahissent la courbe de leur devenir...

Mais c'est aux mères véritables qu'il nous faut revenir : celles qu'on appelle des bêtes, et qui vont si loin dans le souci de leur progéniture ; celles qui sont des femmes et qui plus que les autres, sont bouleversées par la venue de l'enfant. Quand il est là, le nouveau-né, avec quelle passion — secrétée, comme une hormone universelle — sont comblés les détails de chacune de ses journées ! Dans cet univers de subtilités adorables que nous voilà loin de l'environnement des psychologues ! Sauront-ils jamais pénétrer dans ce monde de faveur où les choses élémentaires deviennent choses surnaturelles, parce que resituées à l'échelle de la création ! Si chaque mère se faisait récitante, que de lumières seraient apportées à une psychologie plus soucieuse semble-t-il d'honorer les chaires d'universités que de servir les données fondamentales de la Vie ! La vie qui va d'une seule coulée, sans effort ni contrainte, là où la conduit le désir...

Je sais bien que ce mot de désir a mauvaise renommée, rejeté qu'il est dans les impasses où l'acculent les égoïsmes. Je sais aussi qu'il y a tant de graines jetées au vent du mauvais destin, que dans la majorité des cas, une naissance compromet une vie qui déjà est en chemin et que la nature, dans ses rigueurs d'exactitude, se soucie peu des hécatombes qu'elle prépare. C'est justement pour les prévenir que ceux qui font profession de comprendre mieux, devraient, semble-t-il, s'attacher à saisir le processus total de la vie : là où sont les vérités les plus importantes, aux instants de pointe où s'expriment les plénitudes créatrices.

Alors, la psychologie, la pédagogie deviendraient des sciences vivantes car elles seraient nourries de sève et non grosses de savoir hermétique dont seuls quelques spécialistes détiennent la clé.

Je ne voudrais, pour rien au monde, laisser supposer que j'ai quelque prétention à me colleter avec les gens de Haute Science... Si je bute contre leur tabernacle, c'est sans doute que je suis victime de ce vice rédhibitoire d'infantilisme où s'empêtrent celles qui ont fonction de « torcher les marmots »... Je dois simplement déplorer que soient restées vaines mes tentatives de chercher dans leurs œuvres méritoires, des raisons d'alléger mon ignorance de menues bribes de savoir. Mais des milliers de miettes ne feront jamais un bon morceau de pain que l'on dévore avec appétit. Et je le dis en toute loyauté et à ma confusion, leur savoir sévère et compact, pour autant que restait ferme mon effort à le déchiffrer, ne m'a jamais donné l'envie de me mettre à table...

Ce n'est point ici que je ferai marquer des points à la subtilité que je prétends défendre ! Mais m'étant située au départ, dans des œuvres essentiellement primitives et primaires, on comprendra sans peine que la subtilité qui se prend ras-du-sol n'a nulle prétention à détrôner celle qui préside aux hauts courants des nuées. Je suis certaine, d'ailleurs, que le savant, l'artiste, le poète, comprendraient mon insistance à la défendre car ils sont, eux aussi, les enfants de désir.

Quand passait la tourmente sur mon existence assez malmenée, ce sont les visages d'enfants venus à moi dans une sorte de préconscience du danger, qui me consolidaient dans mes persévérances, fussent-elles les plus héroïques. Et toute science — serait-elle venue de l'Olympe — m'était désormais inutile : mes propres limites reculaient et j'allais, sûre de mes forces, confiante dans mes actions, mêlée au chœur des innocents.

(à suivre)

Elise FREINET.